

François Montagnon

Le Doigt du Theravāda

Mes itinéraires
poétiques 2539

François Montagnon

Le doigt du Theravāda

Mes itinéraires poétiques

2539

© François Montagnon, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-0515-9

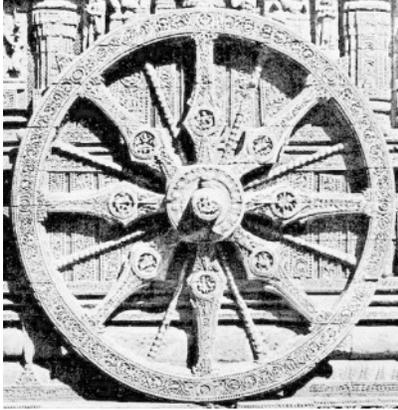
Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Gérard MANSET pour ses « chambres d'Asie »,
un rayon de la roue du Dharma.



Bangkok, novembre 1996.

Voyage au pays de Lumière...

Le train roule, roule, dans la nuit, quelque part entre Ayutthaya et Phitsanulok. J'étais seul au monde et me demande la raison d'aller vers cet inconnu. Devant moi un jeune paysan maintient ses poules pour éviter qu'elles ne s'enfuient. Sur ma gauche un bonze discute bruyamment.

Assis sur la banquette d'un authentique wagon de troisième classe, je regarde les lumières mystérieuses des villages flottants sur l'immensité des rizières imaginaires.

Il est maintenant dix-neuf heures et je repense à mon arrivée dans ce pays, refuge de mes rêves.

Bangkok et son vacarme étaient heureusement déjà très loin.

Sur le terminal de l'aéroport international, j'observe les différents moyens de gagner au plus vite mon hôtel, car très fatigué par treize heures de voyage.

Taxis, « tuk-tuks », mobylettes, limousines s'acharnent à ce que les quelques routards épargnés de ce Boeing 747, des tours operators, utilisent leurs services et non les bus aux destinations mystérieuses pour tout le monde et surtout le chauffeur, mais dont le prix et l'absence de marchandage, facilitent leur utilisation pour le « farang » en provenance directe de Paris.

Je regarde les routes superposées qui mènent toutes à Bangkok.

L'absence d'angoisse est de suite visible, sur ces visages lisses et souriants. La surprise de voir par milliers, ces masques magnifiques, me fait peu à peu pénétrer dans la beauté et le mystère d'une race encore pure, par son homogénéité et l'absence presque totale de métissage.

On n'arrive jamais à croire à cette réalité, les filles en chemises blanches et jupes bleues sont assises par trois ou quatre sur des scooters Honda, roulant par meutes, insouciantes qu'il existe un autre monde, où ne règne pas la beauté.

Cette joyeuse folie me pénètre de suite, et je ris de me trouver vivant au cœur de cet univers lumineux si longtemps recherché.

C'est la réalité du Bouddhisme vécu au quotidien, qui se dévoile peu à peu et se

déroule majestueusement sous mes yeux, pareils à une extraordinaire introduction musicale, où chaque silence chaque note est comme par évidence à sa place.

Pourtant, je ne suis encore qu'à Bangkok, ville affublée de tous les maux, dont l'occident aime lui attacher sa plus triste parure.

Loin de moi cette peau d'occidental, je décide de m'enfoncer délicieusement dans ce royaume qui par sa simple existence répond à mes espoirs secrets.

Dans le bus, une jeune fille m'aide à déterminer l'arrêt où je dois descendre, je la regarde, je ne suis plus pressé, elle prend ma main et m'indique sur mon plan les passages du bus.

Elle fait durer les choses, et la magie s'installe, dans quel paradis suis je donc arrivé, elle s'arrête au même endroit que moi, je lui fais un signe et la regarde partir.

Un homme se charge grâce à cette Thaïe, de me conduire au prochain bus, finalement il m'accompagnera jusqu'à mon hôtel, se chargeant même de payer pour moi.

Comment imaginer qu'un jour, on se retrouve au cœur de l'Asie, où toutes ces sculptures vous observent délicatement et pourtant avec insistance, pareille à des chats. Ce monde sonore et pourtant d'un silence sacré, reste un mystère pour le « frenchie » habitué au fardeau d'une population piaillante, exhibitionniste et indifférente.

Ici les choses ne peuvent être que maîtrisées, pourtant l'amour y règne en maître, avec désinvolture et respect à la fois de la tradition. Dans tous les regards, les attitudes gracieuses des femmes et des hommes qui se découvrent en douceur.

Rien de ce que je connaissais ne peut ressembler au Siam.

La population que j'observe discrètement dans ce train dort maintenant. Ils ne me regardent plus et je peux me montrer plus audacieux.

Le mouvement lent de ce train lancé à plus de trente-cinq ou quarante km/h distille mon passé, qui m'avait conduit ici, où chaque chose nouvelle est la promesse d'une vie enfin différente. Je réalise une obscure volonté et

curieusement je me sens chez moi dans cette apparente solitude.

L'impression d'être en cohérence, et en harmonie avec moi même, se dessinait peu à peu. Je suis au cœur de mon royaume, étranger à tous ces gens et pourtant si proche d'eux, je les aime déjà.

Il y a des moments où l'on entre en soi-même de façon complète, j'étais dans une de ces phases, où quelque chose vous conduit à comprendre enfin ce que vous êtes.

L'aspect surréaliste de votre présence à l'autre bout de la terre, ne peut que conforter cette idée de retour dans l'univers de prédilection, où siège votre moi véritable.

Ce n'est pas tant une idée d'individualité, mais plutôt la réalisation de quelque chose qui paraît inaccessible, une sorte d'étape décisive de votre vie qui change à jamais son déroulement. Cette réorientation indispensable s'ajoute comme une sorte d'évidence. Il n'y a pas illumination, mais plutôt découverte limpide de ce qui va compter maintenant, dans un corps doté d'un nouveau regard.

Afin de ne pas trop m'éloigner de mon ancienne réalité, je voyageais avec une Canadienne de Vancouver aux traits hindous qui avait pour nom « Kamni Magdu ».

Nous nous étions rencontrés à Bangkok, elle venait de Malaisie et une sorte de pacte tacite nous faisait circuler ensemble, mais chacun à l'autre bout du train, préservant ainsi le voyage solitaire, et ce n'est que quelques minutes avant Phitsanulok que les Thaïs découvraient avec stupéfaction le métissage possible d'un Européen au long nez, avec une Nord américaine à la peau brune.

En silence et sans sourires, nous attirions les regards au moindre de nos mouvements doublés de nos très encombrants sacs à dos.

Notre langage anglais et nos accents différents surprennent, on ne se comprend pas parfaitement bien, mais mieux qu'avec les Thaïs.

Le train s'arrête en fin de journée « Picit », et je regarde ce lieu, en essayant de repérer la maison qui tremblait dans l'enfer des nuits brûlantes, la cabane des débuts du monde, le lever de soleil, il était assis sur l'escalier de la maison de bois, dans le silence magistral, le Clodoaldien, le chant des oiseaux, heureux d'être et d'avoir vécu cela, comme nous tous après, avant, nous aussi avons

droit enfin aux mêmes marches, vers le théâtre improvisé, sur le bord de la voie ferrée, ces rizières, les petites qui font chavirer, les costumes traditionnels, la musique Luk Thung, des baignades dans cette eau venue des crues et du ciel, avec Lamaï et ses sœurs, quelques années auparavant, mais quel âge avaient-elles maintenant ?

L'être véritable resurgit à chaque moment, alors que je découvre Phitsanulok, je subis déjà le poids invisible d'une homologue occidentale, qui pèse de toutes ses forces pour une séparation proche. C'est finalement une sorte de destin, qui dicte à chacun de faire son propre voyage, puisque l'on retrouve ici les mêmes impossibilités du monde occidental. Sensation difficilement explicite, et pourtant très claire au fond de moi, je mets en lumière ces signes connus d'espoirs, qui périclitent ainsi qu'une réorientation et remise en cause rapide afin de se préserver.

Pour ne pas me laisser faire par les événements, je prends les devants lors d'une séance de marchandage ou j'abrège les discours des conducteurs de Tuk-Tuks.

Contraint par la raideur ou rigueur tout occidentale, ils tournent le dos promptement, enfin nous étions débarrassés. Nous voilà dans une nuit noire vers un obscur dortoir zen qui va marquer le glas de notre rencontre.

Ce fut dès lors, une nouvelle chute rapide, pour une renaissance flamboyante, au cœur de la Thaïlande que je découvre avide et tout comme au poker, je joue.

Ce qui peut apparaître comme solitude se transformait en marque d'intérêt pour l'autre.

Je sortais peu à peu de ma lourde cuirasse, forgée au fil des ans dans ce monde de ma naissance, et qui me devient maintenant étranger.

Je m'allégeais et voyageais aisément, recouvrant peu à peu la vue.

Chaque jour s'orne alors de rencontres multiples, enrichissantes, et toujours plus importantes pour l'approfondissement de soi. Chaque découverte d'un être me mobilise complètement et je ressens des sensations nouvelles.

Pour la première fois, je comprends le sens du mot amour au travers de cette volonté à communiquer. L'anonyme devient source de bonheur, l'univers s'embellit.

Plus rien ne m'arrête, mes peurs et mes angoisses s'envolent, si bien que je prends l'initiative constamment.

Cela peu paraître discutable, mais ces faits sont bien réels, et vécus pleinement, j'entame une des plus importantes expériences de ma vie.

C'est ainsi que je découvre le Bouddhisme, véritable ciment de ce peuple et qui n'est autre que l'amour de l'autre par une philosophie qui pénètre les hommes, dans leur quotidien et qui se traduit concrètement par une atmosphère joyeuse, détendue, active et ouverte. Pour la première fois, j'aime un peuple tout entier.

La déception d'un jour c'est une nouvelle joie pour le lendemain ou la minute suivante.

Le passage à Sukhothai fut de courte durée.

La journée au milieu de la magnifique vieille ville est ternie par la mauvaise volonté de ma compagne de voyage. Au milieu des ruines, elle fuit je ne sais quoi, puisque de mon côté mon temps est occupé par la photographie. Elle ne supporte pas la dépendance, ce que je comprends aisément. Le soir même nous nous quittons violemment, omettant la forme, elle me claque littéralement la porte au nez, je suis déstabilisé, mais pas détruit, puisque grâce à elle, je lui dois ma nouvelle découverte de ce pays et l'en remercie aujourd'hui.

Cet épisode me mène rapidement à Chiang Mai par le bus, ville mythique pour les guides, et qui est pour moi le signal d'aller très vite vers un lieu où le touriste est une denrée inexistante. Bien sûr j'y rencontre un British de la plus pure tradition qui m'ouvre son cœur, et me fait visiter la ville en me montrant les points stratégiques, la poste, les bons restos, les marchés.

C'est la grande rencontre avec les moustiques qui m'assaillent dès mon arrivée, le lendemain j'ai de véritables bleus aux avant-bras, ils se sont régalés, je commence alors à prendre mes médicaments contre le paludisme et malheureusement je n'ai rien contre la malaria qui sévit au nord-est, là où je me dirige.

Depuis déjà deux heures le bus a quitté Chiang Mai, nous traversons des paysages fantastiques de jungle sur une route escarpée, on aperçoit alors des vallées aux chevelures blondes insérées entre deux montagnes, ou pousse le riz et au fond fréquemment se détache une cabane sur pilotis, faite de bois, de terre et de joncs, traditionnelle en cette région. Il est impossible de s'arrêter et

pourtant chacun de ces endroits est extraordinaire. On se demande toujours avec nostalgie si le temps nous permettra un jour de visiter précisément ces lieux enchanteurs. Comme j'aime cette Thaïlande simple et belle, douce et vive. Je regarde par la fenêtre de ce bus « Air - Conditionné », VIP luxueux, ces gens qui vivent si simplement et que j'envie.

Il est difficile de partir en Asie, sur place on se demande ce que l'on a attendu pendant dix ans.

Lorsque l'on sait enfin ce que l'on a besoin, il est plus aisé d'organiser son avenir.

Je regarde ces figures parfaites...

Je n'ai pas grand-chose et pourtant il y a tout ce que je peux souhaiter.

Que se passe-t-il dans ce pays inconnu ?

Je suis seul, mais les gens me protègent, je ne crains rien, il est si facile de disparaître, que je me sens aussi plus matériel que d'habitude.

Ce monde pacifique me permet d'exister et de regarder la vie directement.

Je conçois la beauté qui m'entoure comme mienne, j'observe et la comprends, je ris intérieurement, sans doute de bonheur.

Il est un moment très précieux, lorsque l'on prend conscience des formidables possibilités qu'offre le monde à qui sait le regarder. Alors la morosité disparaît et l'on ne peut être qu'étonné et ébahi de sa beauté et de sa diversité. Peut-être est-il plus facile de faire ce constat ailleurs, où tout semble beau parce que différent ?

Ensuite, on ne perd plus cette joie qui vous envahit, à chaque regard, chaque découverte. Rien ne peut exprimer ces sensations de votre présence ici, toutes ces odeurs et ces parfums qui siègent votre nouvel univers. Comme il est agréable d'être étranger à toute chose, les véritables sentiments se dégagent clairement, il n'y a pas de jugement dans votre regard avide, vous êtes au stade de l'enfant qui vient de naître, vous avez en vous le potentiel d'une vie.

En regardant mes photographies des « enfants du Wat », je repense à cette après-midi où ils m'apprenaient le thaï et riaient de ma difficulté. J'essaie d'objectiver ce qu'ils vivent véritablement. Mais je vois une petite bande joyeuse et menue,